

Le point

Fanie Pigeon De Sel

2020

Guillemets : revue étudiante d'études francophones

UVic Libraries ePublishing Services

© 2020 Pigeon De Sel. This is an open access article distributed under the terms of the Creative Commons Attribution-NonCommercial 3.0 Unported:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc/3.0/>

Original citation:

Pigeon De Sel, F. (2020). Le point. *Guillemets : revue étudiante d'études francophones*, 1(1), 19-22.

Downloaded from UVicSpace Research & Learning Repository

dspace.library.uvic.ca



University
of Victoria

Libraries

Le point

FANIE PIGEON DE SEL

Un simple point. Microscopique, il ne pèse rien. Il est là, bien présent, bien posé confortablement, sans trop savoir pourquoi. Un point cristallin, vif ! Il n'a pas de couleur à lui. On ne sait pas trop pourquoi il apparaît. Parfois, le point prend de l'expansion, mais pas tout le temps. Il est irrégulier, il n'obéit à aucune règle. Il se nourrit des idées, des espoirs fondés.

Le point est neutre, il n'est pas mauvais, il n'est pas bon. Il apporte bonheur et malheur. Il est changeant, bipolaire ! Il s'incruste principalement dans un recoin du cerveau, puis descend vers le cœur. Il est vicieux, sans scrupule. La population mondiale en est atteinte plus d'une fois dans sa vie. Cette infection crée plusieurs symptômes contradictoires, la joie puis la peine, la confiance en soi, ensuite la peur. Le désir, mais la haine. Ironiquement, leurs frontières étant si minces, on ne sait pas toujours faire la différence.

Tu m'aimes ?

Moi non plus.

Dans quelques cas, le point peut entraîner la folie et finir par la mort d'une partie intangible de l'être. Certains, infectés, caractérisent cette douleur comme un trou entre la poitrine et l'estomac. Un trou qui traverse le corps. Il brûle tant il est froid, on peut presque sentir le vent qui entre et sort, innocemment. S'il savait.

La peur de ne pas être assez bien, l'être se sent complètement nu, sans protection. Ce mur, cette carapace et ce masque qu'il avait construits tout autour de son âme sont abattus, complètement déracinés, levés du sol et jetés au loin. Il s'est donné avec trop d'empressement, car il y croyait. Il croyait en ce sentiment d'affection, d'attachement. Il a laissé ce point l'engloutir, il a laissé son esprit aller vers l'intérieur de ce gouffre pour s'apercevoir qu'il ne glissait pas, mais bien tombait avec vitesse.

Et c'est avec force qu'il frappe le fond.

Un fond à plusieurs paliers. Le premier est toujours le plus dur à traverser — à défoncer. Les autres s'enchaînent avec tant de facilité qu'on ne les sent même plus. Jusqu'au dernier où l'on craque complètement. C'est la fin, la fin du commencement.

Et tout cela continue.

Quand une pression se fait sentir dans votre poitrine, qu'une envie forte prend de ses mains de fer vos trippes et les tord de toutes ses forces, le vide tente de se combler avec du vide. Du rien, du rien lourd, il n'est pas chaud, il n'est pas froid, juste insupportable. Ces cauchemars habituellement célébrés dans les profondeurs du subconscient semblent se produire dans la réalité. Comme l'effet d'une fièvre trop forte qui fait halluciner, qui donne des sueurs froides et une sensation de milliers de pointes d'aiguilles qui vous transpercent du bout des orteils à la tête. Elles ont même le culot d'aller agacer l'âme dans son berceau.

Mais là, ce n'est pas une chimère.

La douleur, nous aimons la douleur. La douleur est douce, prenante, elle nous rappelle ce que nous ne voulons pas oublier. Ce que nous refusons d'admettre, elle nous garde au chaud — au froid de cette porte. La porte, celle que nous désirons franchir, mais pas maintenant. Pas maintenant, parce qu'il va revenir.

Il va revenir, oui.

Mais la tempête fait rage, elle arrache, elle écorche, elle détruit. Un tourbillon nous emporte, nous sert, nous étouffe. Votre intérieur semble vouloir sortir de tous les trous possibles et votre extérieur tente de rentrer au même moment. Le sang circule à toute vitesse, vos veines ont troqué leur platitude pour une piste de course.

Blocage.

Le calme. C'est l'œil de la tornade. On peut pratiquement en rire. Est-ce terminé? suis-je guérie? ai-je vraiment perdu les pédales pour lui, pour elle? Non, non, ah, non. Les vents reprennent en énergie. Positive ou négative? Les questions se bousculent comme des moutons pressés par le berger et son chien. Moutons si innocents, un peu comme vous, en fait. Vous avez été innocent de croire en la possibilité qu'un être sache aimer, vous aimer. Ce n'est pas de sa faute, il est né dans un monde si étrange et dépourvu d'humanité tant il en est empli.

À trop voir les mêmes courbes, on ne les remarque plus.

Vous êtes survolté, il va payer. Il va le regretter. Vous valez mieux que cette femme de fiel, que cet homme primitif. Non ! vous allez remuer ciel et terre pour que cet être vous revienne. Il comprendra ! Il va revenir, dites-moi qu'il va revenir ! — qu'il pourrisse aux enfers, je trouverai mieux. C'est le stade des montagnes russes. Elles montent, elles montent, puis redescendent si vite.

Mais ces dernières ne sont pas plaisantes.

Puis la dépression s'installe — et là, je ne parle pas de la maladie — simplement, la dépression des choses, car tout ce qui monte doit redescendre. Une fois les pieds sur terre, la réalité nous entre dedans. La vie et l'inspiration nous reprennent de plein fouet, tel un coup au plexus solaire. On ne respire plus un moment, puis l'air nous pénètre d'un coup. Nouvelle naissance, nouvelle forme, notre moi-intérieur a changé, notre pensée a changé. Là encore, pour le meilleur ou pour le pire ? Est-ce un état incertain ou définitif ?

Un sentiment de culpabilité naît. Cette pauvre envie, vous ne pouvez la combler. Elle restera orpheline, mais elle le sait déjà. C'est toujours comme ça. Ça ne se finit jamais bien. La tristesse se propage, une tristesse dont on pourrait presque se moquer. Bien que le point n'est plus, le vide est toujours présent et il restera vide de rien longtemps... mais jamais trop longtemps.

Bonjour !

Ah, un nouveau point.